

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

LE BAISER DE  
LA DEMOISELLE

KATE FOSTER

# LE BAISER DE LA DEMOISELLE

Traduit de l'anglais (Écosse) par  
Christel Gaillard-Paris



Publié sous le titre original *The Maiden* par  
Mantle, en 2023.

© Kate Foster, 2023.

© Phébus/Libella, Paris, 2025,  
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0812-8

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Pour Margaret Foster, ma mère.  
J'aurais aimé que tu lises cette histoire.*

*C'était une femme à la vie impie,  
qui avait l'habitude de porter une épée  
sous ses jupons.*

*JOHN LAUDER, Lord Fountainhall,  
Historical Notices of Scottish Affairs*

1  
CHRISTIAN

*Prison de la Tolbooth, Édimbourg*  
*Octobre 1679*

« Vous êtes condamnée à la décapitation. Que Dieu ait pitié de votre âme. Préparez-vous en priant. »

Entre le tribunal et la prison, les paroles du shérif, aussi pieuses que les cloches de la cathédrale Saint-Gilles, continuent de résonner. Six grands constables<sup>1</sup> du comté me traînent à travers la place, bâton au poing – juste au cas où. Je suis dangereuse, affirment les libelles affichés sur les murs. De l'autre main, ils saisissent toutes les parties de mon corps qui leur sont accessibles. Des doigts, des pouces agrippent mes boutons et mes nœuds. Les visages, trop proches du

---

1. Titre donné aux officiers de paix engagés pour remplir des fonctions de police dans une paroisse ou une municipalité.

mien, se brouillent dans un désordre de hurlements et de bouches bées. Il ne me reste que mes pieds pour me défendre, repoussant à grands coups tout ce qui s'approche de moi.

Je suis au centre de l'agitation, mais comme en retrait, assaillie par les images fugitives de ce qui m'entoure. L'odeur aigrette d'un marchand de légumes ambulante. L'aigrette rouge d'un chapeau. Le bruit d'une lame qui tombe.

Ils avaient dit que le juge me croirait peut-être.

« Portez votre robe de dentelle blanche. Mettez-vous à genoux et plaidez l'innocence. »

Maintenant, la robe traîne dans la poussière. La porte de la prison se referme derrière moi et les verrous claquent comme autant de coups de tonnerre. J'aurais dû chercher du regard Johanna dans la foule. J'aurais dû contempler une dernière fois le ciel.

On me tire jusqu'en haut des marches, dans la puanteur des couloirs éclairés par des lanternes à la lumière jaune, en passant devant des hommes condamnés pour dettes

et des délinquants. La clameur leur a permis de deviner le verdict.

– Couic ! sifflent-ils entre leurs dents, et ils passent un doigt sale en travers de leur cou, une lueur d'excitation dans les yeux.

Après m'avoir jetée de nouveau dans ma cellule au sommet de la tour et avoir essuyé leur front couvert de sueur, les grands constables me lancent des regards interrogateurs : *Eh bien, n'es-tu pas plus diabolique que tu n'en as l'air ?* Ils ont tellement tiré sur ma robe que je suis débraillée, et ils me fixent tandis que je tente d'en rajuster le corsage. Malgré la pénombre, je vois étinceler leur sourire. Je me recroqueville dans le coin le plus éloigné de la porte, près de l'ouverture découpée dans le mur extérieur, et l'humidité de la pierre me transperce.

« On vous conduira lundi à l'échafaud de la Tolbooth, où vous serez exécutée par la lame de la Demoiselle. Trouvez-vous un pasteur de l'Église écossaise pour vos dernières heures, meurtrière ! »

Trois jours. Vont-ils obliger Mère à y

assister ? Reverrai-je jamais Johanna ? Ou encore les champs de Corstorphine onduler sous la brise ? Entendrai-je à nouveau les ajoncs, aussi éblouissants et audacieux que je croyais l'être, hurler sur la colline ?

En attendant, je ne suis plus qu'un cœur qui bat à tout rompre et égrène les minutes à grands coups dans ma poitrine. Réduite à un obscur tas de cheveux sur une robe de dentelle compissée, je suis ligotée, pieds nus, et je gémiss de peur.

J'aurais dû implorer le pardon avec davantage de véhémence.

J'aurais dû me montrer plus bouleversée par sa mort que je ne l'étais vraiment.

Les grands constables ont à présent retrouvé une apparence impeccable. Manteau défroissé et chapeau redressé, ils sortent de ma cellule avec fracas et je reste seule avec le gardien. Il emplit l'embrasure de la porte, sa tête effleurant le haut du chambranle. Ses doigts en frôlent les montants.

– Ce qui t'sert d'avocat patiente en bas, dit-il sans bouger d'un pouce.

Je lui demande s'il peut aller le chercher. J'ai appris à m'adresser à lui sur un ton empreint d'humilité.

– Et je gagne quoi en retour ?

Une lumière argentée filtre à travers la fenêtre à barreaux et éclaire son visage. Une étincelle luit dans ses yeux.

– Je le prierai de vous remettre deux sous, comme d'habitude.

– Oh, mais j'ai augmenté mes tarifs depuis que t'es condamnée à mort.

Je ne lui donnerai pas le plaisir de me voir tressaillir à ces mots. Je ne flanche pas.

– Alors annoncez-lui votre prix.

Il croise les bras sur sa poitrine et acquiesce, savourant chaque instant de notre échange.

– Compte sur moi. Et oublie pas : tu peux avoir tout ce que tu veux ici. Fais en sorte que tes derniers jours soient agréables. Suffit de payer en conséquence.

Il sourit et passe sa langue sur ses lèvres, le visage rougi par l'excitation d'être avec une meurtrière.

Je le remercie, en essayant de lui paraître aussi reconnaissante que possible.

Il sort une clé de son trousseau, referme la porte derrière lui et s'éloigne en sifflotant, les lèvres humides, répugnantes.

Je suis seule pour la première fois depuis le verdict.

La Demoiselle. On en trouve une description accompagnée d'un croquis dans une brochure cachée dans notre bibliothèque, à Roseburn House – *Les Crimes les plus abominables d'Écosse*. Je l'avais dénichée sur l'étagère la plus haute, là où étaient rangés les ouvrages qu'il m'était défendu de lire. Je bravais toutefois cet interdit les jours où j'étais seule à la maison. Une machine à trancher les têtes avec un cadre en bois et une lame de fer. *Un engin redoutable haut comme deux hommes. Conçu pour décapiter les membres de la noblesse, son mécanisme rapide est réputé moins douloureux que la hache ; mais, bien sûr, aucune de ses victimes n'a survécu pour en témoigner.* La brochure comprenait une liste de ceux qui

avaient souffert sous le coup de sa lame, damnés pour l'éternité.

Horrible. Après l'avoir reposée, j'avais fait grise mine pendant tout le déjeuner, et Johanna m'avait demandé, dans un chuchotement : « Quel mauvais coup as-tu encore fait, Christian ? »

« Vous avez tué lord James Forrester de sang-froid. »

Finalement, ce que j'ai dit au cours de mon procès n'a eu aucune importance. Personne ne m'a crue.

Et, bientôt, ils viendront par milliers se poster face à l'échafaud derrière la prison. Chaque perruque bouclée et chaque bol de mendiant se lèvera, à l'unisson.

Mes oreilles bourdonnent. De ce vrombissement sourd qui accompagne les chocs et précède mes vomissements. Je ne peux pas être malade. Sinon le gardien pourrait me déshabiller comme il l'a fait le jour de mon arrivée. Son souffle chaud dans mon cou. Ma belle cape. Ma coiffe. Mon jupon de soie. « T'auras pas besoin de ces beaux habits ici. » Il me

faut de l'air. La cellule pue le pot de chambre. Je pose mon front contre les barreaux froids de la fenêtre, entendant encore la voix de ma mère qui me réprimande : « Christian, non. Tu vas prendre le soleil. Une lady ne saurait avoir des taches de rousseur. »

Mais je suis là. Et toujours une lady. C'est la seule chose noble qu'il me reste : je suis toujours lady Christian.

On entend venir d'en bas le martèlement obstiné de bottes en cuir de qualité sur les dalles de pierre. À travers le petit rectangle à barreaux de la porte, je vois mon avocat, Mr Dalhousie, enlever son chapeau. Au tribunal, pendant qu'il cafouillait et bégayait en lisant ses notes, il a tant fourragé dans sa barbe et tiré dessus qu'elle est ébouriffée. Il saisit les barreaux et je m'approche de lui.

— Nous ne pouvons rien faire de plus, dit-il. Je vais parler à l'aumônier. Il priera avec vous.

Sa voix est éraillée.

Consciente des relents aigres de mon haleine, je lui réponds en chuchotant :

– Mr Dalhousie, bien sûr que si, nous pouvons encore faire quelque chose.

Je serre ses mains si fort que mes doigts en blanchissent.

– Je crains que non, rétorque-t-il. Votre défense n'a guère été convaincante.

Il choisit ses mots avec soin et je me demande si lui-même m'a crue, son froncement de sourcils m'étant toujours apparu comme une question non formulée.

– L'aumônier a prodigué ses conseils à d'autres condamnés, milady. Il constitue une présence rassurante.

– Je ne veux pas que vous alliez chercher un aumônier, dis-je lentement.

Je me suis rendu compte, trop tard, qu'il n'était pas le plus avisé des hommes.

– Allez voir mon mari et dites-lui que je l'aime toujours, peu importe ce qu'il s'est passé. Et, s'il éprouve encore un tant soit peu d'amour pour moi, alors, je vous en prie, demandez-lui une dernière chose. À moins qu'il ne préfère subir l'humiliation de voir la tête de son épouse sur un billot.